

Alphonse de Lamartine et Amédée de Parseval

Une amitié fraternelle morcelée par des silences

Guy Fossat

www.sitelamartine.com

Lamartine a été en relations avec un nombre incalculable de personnes. Ses activités littéraires et politiques, sa vie privée et familiale, ses voyages, son implication dans les milieux de l'édition et de la presse, ainsi que les interactions entre ces domaines, font de lui un personnage qui a beaucoup écrit, parlé et publié sous la forme imprimée. Il a, de plus, rédigé une volumineuse correspondance qui, dans sa plus grande partie, n'était pas destinée à être rendue publique. Une partie de cette correspondance s'adressait à ses amis et amies, aux membres de sa famille, à des « proches ».

On peut classer Amédée de Parseval parmi les proches. Cependant il est peu présent dans la correspondance, mais attesté dans quelques autres situations. Il est né en 1789 et Alphonse en 1790. Leurs relations se nouent et rebondissent au fil des ans...Des circonstances particulières les font se rencontrer ou se rendre des services, dans lesquelles le soutien d'Amédée à Alphonse joue un rôle important. La réciproque est moins évidente.

Cela commence en 1814 à Mâcon à l'Hôtel de la famille des Lamartine, où ils se découvrent voisins ; et ils se revoient au château de la famille des Parseval, à Pont-de-Veyle, de l'autre côté de la Saône. Amédée est au courant de la liaison entre Alphonse et Julie Charles. Avec Aymon de Virieu, il fait partie des amis présents à Paris auprès d'elle, lors de son décès en 1817. C'est lui qui rapporta, « quelques semaines plus tard » à Lamartine le crucifix de son amante défunte². Cela se termine en 1869, par la présence d'Amédée aux obsèques d'Alphonse pour son inhumation au cimetière de Saint-Point.

Leurs familles se connaissaient : le propriétaire du château de Pont-de-Veyle est alors Augustin de Parseval, frère d'Amédée. La famille Lamartine habite l'Hôtel de Lamartine à Mâcon, voisin de celui de la famille Delahante, amie des Parseval. Amédée fut hébergé chez les Delahante et les deux garçons firent ainsi connaissance. M. Delahante était Receveur principal des finances à Mâcon. Leurs maisons de campagne étaient proches : Milly pour les Lamartine et Davayé pour les Delahante. Alix de Lamartine³, aimait beaucoup « M. Amédée », ou plus familièrement, « Amédée ».

La correspondance entre Alix et Alphonse lorsqu'il était en Italie mentionnent souvent Amédée comme un homme de confiance, soucieux des tâches qu'elle lui confie. Rien ne lui échappe, sa sensibilité est toujours en éveil. Elle note par exemple lorsque l'on craint que le chapeau de paille offert à Sophie soit perdu : « M. Amédée a peur qu'il ne soit perdu avec le sien. » (26 juin 1827, p.327). A une autre occasion, elle écrit à Alphonse : « Ces bons Delahante vont partir à notre grand regret, nous les avons pour les adieux, ainsi qu'Amédée qui demande bien toujours de tes nouvelles » (16 novembre 1827, p.355).

En cherchant des sources documentaires sur les relations des deux amis, il s'avère qu'un grand vide apparaît entre 1851 et 1869, soit 17 ans de silence entre eux deux. Mention est faite cependant par Lamartine de son amitié pour Amédée dans un *Entretien du Cours familier de Littérature* en 1867⁴.

¹La première version de ce texte a servi de support à la conférence donnée le vendredi 21 février 2020 à la Mairie de Pont-de-Veyle (Ain), lors de la mise en place de la fonction culturelle de la Communauté de communes. Le diaporama qui l'accompagnait était dû à M. Frédéric Thouny, Chef de projet Culture. La présente version actualise la première en la précisant.

² Note n° 309 d'Aurélié Loiseleur dans son édition des *Méditations poétiques* et *Nouvelles méditations poétiques de Lamartine*. Livre de poche, 2006.

³ *Journal de Madame de Lamartine, mère d'Alphonse de Lamartine (1801-1829)*, présenté et annoté par Michel Domange. Editions Minard. Tome premier (1801-1809) en 1983. Tome second (1810-1829) en 1989. On la nomme souvent par son prénom Alix, pour la distinguer de Marianne, épouse d'Alphonse. Ainsi que *Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Lettres d'Alix de Lamartine. Lettres de Louis de Vignet*. Christian Croisille. Ed. Honoré Champion, 2008.

⁴ *Entretien CXLIV* (144), dans le chapitre « M. de Genoude et ses fils ». Voir l'anecdote en extrait en fin d'article.

Evocation de leurs relations en six situations

L'exposé qui suit évoque les circonstances de leurs relations à partir six situations chronologiques. Le manque de sources me conduit à parler de leur *amitié fraternelle morcelée par des silences*. *Amitié fraternelle*, du fait de la proximité affective d'Alphonse, de sa mère et Amédée. Certes les sources sont rares et inégales : peu ou pas de traces écrites d'Amédée ; quelques mentions de lui dans des récits de Lamartine (*Voyage en Orient* et *Cours familier de Littérature*) ; une seule lettre directe de ce dernier à son ami ; et surtout, plusieurs mentions dans le *Journal d'Alix de Lamartine*⁵ et dans sa *Correspondance*, deux sources précieuses, interrompues par la mort accidentelle de cette dernière en novembre 1829.

La mention la plus récente du dévouement d'Amédée date de 1851 dans une lettre d'Alphonse qu'il demande à Amédée de porter à la reine des Pays-Bas. On ne saurait dire si leurs relations se sont tariées de fait ou bien si leurs témoignages écrits ont disparu.

Mais le fait que la presse⁶ mentionne qu'un « *Parceval* » était présent aux obsèques de Lamartine, et bien que son prénom ne soit pas donné, laisse à penser que nul autre de ce même nom aurait pu se trouver, ce jour-là, auprès de ce défunt, ami d'enfance d'Amédée.

Chronologie

Première situation : 1818. Le mariage manqué d'Amédée et de Césarine

Il existe un projet de mariage de Césarine, sœur d'Alphonse, avec Amédée : Alix de Lamartine en parle dans son *Journal* publié par Michel Domange, comme d'un parti possible. Mais elle devra y renoncer devant le ferme refus de sa belle-famille (tout particulièrement son beau-frère, Louis-François, chef de famille). Elle tient, de même, une *Correspondance*, principalement avec son fils, mais aussi avec ses filles.

Journal du 10 mai 1818 (Domange, t.2, p.117).

« *Mme de la Hante a chez elle un de ses cousins germains, fils d'un M. de Parseval, fermier général qui a été guillotiné du temps de Robespierre. Ce jeune homme de 28 ans est d'une figure douce et honnête, mais cependant pas très bien [...] J'ai laissé s'établir la plus grande intimité entre nos deux maisons. Tant et si bien que ce pauvre jeune homme est actuellement très amoureux de ma Césarine, qui je crois le préfère aussi dans son cœur à tous ceux qu'elle connaît. On a fait la demande dans les formes mais il n'a pas été agréé de la [ma] famille à cause de la médiocrité de sa fortune. Sa mère, qui est jeune encore, a vingt mille livres de rentes qui seront partagées entre trois fils qu'elle a ; on n'en donne que quarante mille francs comptant ; il a une petite place de contrôleur extrêmement médiocre ».*

Et le 17 octobre de la même année (t.2, p.127) elle reconnaît l'échec de ce projet :

« *Je suis tourmentée plus que jamais au sujet de ce que je désire pour Césarine. Je crois qu'il faut renoncer.* »
Césarine sera mariée à Xavier de Vignet, frère d'un autre ami d'Alphonse.

Le 5 mai 1828, elle raconte dans une lettre⁷ à Alphonse qu'elle a fait porter par Amédée, à son frère au château de Pont de Veyle, des graines que l'excellent jardinier du château se chargera de mettre en terre. Elle viendra même au château, peu après, pour un mariage (*Correspondance*, p.390)

A son retour de Pont de Veyle, elle remercie Alphonse et Marianne de lui avoir envoyé une liqueur d'Italie, où Alphonse occupe alors un poste de chargé d'affaires à Florence :

⁵ Alix de Lamartine, mère d'Alphonse qui a bien connu Amédée. Des extraits de son *Journal* ont été publiés par Alphonse sous le titre *Le Manuscrit de ma mère*.

⁶ Cf. en fin de cet article les lignes du journal *Le Siècle* du 6 mars 1869, qui énumèrent « parmi les personnalités accourues », notamment : Dumas fils, Emile Ollivier, de Chamborand, Alexandre, Charles Rolland, de Parceval, quelques-uns de nos confrères de la presse parisienne et de la presse de Lyon. »

⁷ *Correspondance d'Alphonse de Lamartine. Lettres d'Alix de Lamartine. Lettres de Louis de Vignet*. Christian Croisille. Ed. Honoré Champion, 2008.

« J'ai reçu, mes chers enfants, votre bonne et précieuse liqueur d'Alkermès. J'en ai porté trois topettes à M. Amédée qui est un preneur de liqueur ; il en a été fort content. Ils sont là en bonne réunion de famille, fort heureux et dans un lieu fort charmant. » (Correspondance, p.396)

Jusqu'en 1833, au retour d'Orient, des témoignages de leur amitié existent. Antérieurement, l'épisode de la mort de Julie Charles le 18 décembre 1817 dans sa maison de Viroflay, mentionnait bien la présence d'Amédée à Paris.

Dans une lettre de fin novembre 1828 Alix écrit : « Le pauvre Amédée a été désolé de manquer à sa parole et d'être privé du plaisir d'aller à Saint-Point. Il gémissait bien sincèrement parce que, malgré les libertés qu'il semblait avoir, il était rare qu'il pût faire ce qu'il aimait le mieux. Il a fallu qu'il restât à Pont-de-Veyle parce qu'il y est arrivé des dames qu'il ne pouvait quitter. » (Correspondance, p.412),

Deuxième situation : novembre 1829. La mort d'Alix, mère d'Alphonse

Alix de Lamartine meurt accidentellement le 16 novembre 1829. (Domange, t.2, p.382), brûlée par l'eau du bain qu'elle prenait à l'Hospice de la Charité à Mâcon.

Alphonse séjournait alors à Paris. Il est informé de ce drame par son ami Aymon de Virieu, et c'est Amédée qui l'accompagne pour venir à Saint-Point, au moment de l'inhumation.

Lamartine raconte cet épisode dans le *Manuscrit de ma Mère*⁸ :

« Il y avait trois jours que je n'avais plus de mère quand j'arrivai pour revoir au moins son cher visage sous le linceul de Mâcon.

J'étais accompagné d'un ami, véritable Samaritain, qui s'est toujours trouvé là à toutes mes heures d'angoisses, Amédée de Parseval, qu'un souvenir auquel il est fait allusion dans le manuscrit, attachait pieusement à ma mère, dont il avait désiré vainement devenir aussi le fils. Il n'était plus temps ».

La mort d'Alix fait disparaître *ipso facto* toutes informations potentielles qu'elle aurait pu continuer de noter dans ses lettres ainsi que dans son *Journal*.

Lorsqu'il vient à Paris, Léon de Pierrecloau (1813-1841), enfant naturel de Lamartine, rencontre Amédée qui était son "correspondant". Lamartine termine une lettre à Léon, en juillet 1830, par cet hommage à son ami : « Mille compliments à Amédée de Parseval s'il va vous chercher et mes hommages à MM. Babil et Lorrin. P.-S. Je pars demain pour la Suisse et l'Italie pendant six semaines⁹».

On sait aussi qu'Amédée accompagnait son ami lors du décès de Léon en 1841.

Troisième situation : août 1830. La démission du diplomate

Lamartine a été attaché d'ambassade à Naples en 1820, puis chargé d'affaire à Florence à partir de 1825.

En fait, il envisage de s'orienter vers la politique (député). Survient la révolution de Juillet 1830 : renversement du roi Charles X et arrivée du roi Louis-Philippe, le 9 août.

Lamartine adresse alors sa démission au comte Molé, ministre des affaires étrangères du nouveau roi.

Une lettre de Lamartine, du 16 septembre 1830¹⁰, à son ami Amédée de Parseval nous montre sa prudence à l'égard du nouveau roi. Pas d'engagement, mais pas de rupture non plus. Il se veut rassurant à l'égard de sa propre famille, via son ami Parseval, son messenger...

⁸ *Le Manuscrit de ma Mère*. Tome 2, p.130, Ed. Nicolas, Niort, 1944. Illustrations de Madeleine Delaunay.

⁹ Christian Croisille. *Correspondance d'A. de Lamartine*. Tome I (1830-1832). Lettre 30-104. [juillet 1830]

¹⁰ Cité par René Doumic, *Revue des Deux mondes*, tome 46, 1908.

Mon cher Amédée,

Dites à mon père, pour lui et ma femme, que le Roi et Mlle d'Orléans m'ont fait répondre ce matin qu'un motif de délicatesse politique ne se discutait pas, qu'ils auraient préféré qu'un homme distingué leur donnât en ce moment une preuve de dévouement en restant avec eux, où ils l'auraient employé utilement ; mais qu'ils concevaient mon scrupule et étaient satisfaits de la manière et de l'expression dont je m'étais servi pour la leur manifester ; qu'ainsi le ministre prendrait ma démission en ce sens et comme je la donnais.

Le Roi a ajouté : « Je sais bien que M. de Lamartine et moi nous n'avons pas été toujours amis, mais je suis bien aise de savoir qu'il comprend la vérité de ma situation et du moment, et se ralliera comme citoyen à mon gouvernement ».

Quatrième situation : 1832-1833. Le premier voyage en Orient

Ce voyage (1832-1833) a marqué Lamartine à plusieurs titres : il y a découvert une civilisation différente de la sienne, l'Islam, la culture arabe ; il a été déçu par l'état des Lieux saints du christianisme ; sa fille Julia est morte, en décembre 1832, quelques mois après l'arrivée du groupe à Beyrouth.

Le départ de Marseille : « *J'emmène avec moi trois amis¹¹. Le premier est un de ces hommes que la Providence attache à nos pas quand elle prévoit que nous aurons besoin d'un appui qui ne fléchisse pas sous le malheur ou sous le péril : Amédée de Parseval. Nous avons été liés dès notre plus tendre jeunesse par une affection qu'aucune époque de notre vie n'a trouvée en défaut. Ma mère l'aimait comme un fils ; je l'ai aimé comme un frère. C'est un cœur qui ne vit que du bonheur ou qui ne souffre que du malheur des autres.*

Quand j'étais il y a quinze ans, à Paris, seul, malade, ruiné, désespéré et mourant, il passait les nuits à veiller auprès de ma lampe d'agonie. Quand j'ai perdu quelque être adoré, c'est lui toujours qui est venu me porter le coup pour me l'adoucir.

A la mort de ma mère, il arriva auprès de moi aussitôt que la fatale nouvelle, et me conduisit de deux cents lieues jusqu'au tombeau où j'allai vainement chercher le suprême adieu qu'elle m'avait adressé, mais que je n'avais pas entendu ! »¹² (Arléa, p.40)

Visites à Lady Stanhope et à l'Emir Béchir dans les montagnes du Liban

(Arléa, p.162) : « *Nous partîmes à quatre heures. J'étais accompagné du docteur Léonardi, de M. de Parseval, d'un domestique et d'un guide ; nous étions tous à cheval. Je traversai, à une demi-heure de Beyrouth, un bois de sapins magnifiques... » (p.170) « Le couvert était mis pour M. de Parseval et pour moi ; nous dînâmes très vite, mais elle n'attendit même pas que nous fussions hors de table et elle envoya Léonardi me dire qu'elle m'attendait. J'y courus ; je la trouvai fumant une longue pipe orientale ; elle m'en fit apporter une. (p.173) : « ...elle me permit enfin de lui présenter M. de Parseval, mon ami et mon compagnon de voyage, qui m'avait suivi malgré moi chez elle. [...] Elle y consentit enfin, et nous rentrâmes tous trois dans le petit salon. » (p.177) : « Le lendemain, à quatre heures du matin, nous étions, M. de Parseval et moi, à cheval sur la pente escarpée pour nous rendre chez l'Emir Béchir, prince souverain des Druzes et de tout le Liban. »*

Lamartine écrit à sa sœur Suzanne, le 10 janvier 1833, à propos de la mort de Julia :

« *Nos amis, et surtout Amédée de Parseval, ont été pour nous plus que des frères dans cette circonstance. Rien ne peut rendre les soins, le dévouement, l'oubli de lui-même d'Amédée ».*

Témoignage de Delaroière sur Amédée

Delaroière¹³ souligne le dévouement d'Amédée, notamment à son égard lorsqu'il tombe malade au Liban et que la caravane des amis poursuit sa route sans lui. Amédée organise alors l'embarquement de Delaroière alité sur « un petit bâtiment côtier à moitié ponté, sous une tente qu'on avait dressée pour moi. Son active sollicitude prévoyait tout. Enfin je revis Beyrouth ». (Delaroière, p.130)

¹¹ Les deux autres amis sont un ex-sous-préfet de la Restauration, Ferdinand de Capmas et le Docteur Delaroière, maire d'Hondschoote, la ville du Nord où réside une sœur de Lamartine, Eugénie, épouse de Coppens. Delaroière publie son propre récit de voyage en Orient en 1836.

¹² Lamartine, *Voyage en Orient (1832-1833)* Edition établie par Claude Pinganaud. Présentée par Guy Fossat et François Thual, Arléa, Paris, 2008.

¹³ *Voyage en Orient par M. Delaroière*, 298 pages. Paris, Debécourt, 1836.

Le 20 avril 1833, les Lamartine quittent Beyrouth sur le brick la *Bonne-Sophie* pour une escale à Jaffa. Le but est de permettre à Marianne de visiter les Lieux saints. Delaroière l'accompagne. Les voyageurs prévoient de poursuivre vers l'Égypte, mais différentes considérations leur font renoncer à cette destination et leur voilier met le cap sur la Méditerranée orientale (Rhodes, Chypre, l'Archipel). Séjour à Constantinople.

Mais Delaroière et Parseval, à bord de l'*Alceste*, ont précédé le reste du groupe sur la voie du retour en France. Ils restent dans la capitale ottomane du 7 juin au 11 juillet 1833. Puis ils louent une voiture (arabas) pour un retour par voie de terre, par la Bulgarie, la Serbie, la Hongrie, l'Autriche et l'Allemagne. Ils se séparent à Vienne le 23 août (p.291), le premier allant dans le Nord par Francfort et Cologne, et le second en Bourgogne par Munich et Strasbourg.

Le reste du groupe, à bord de la *Bonne-Sophie* (Lamartine, son épouse, Capmas et les domestiques) séjourne deux mois à Constantinople, quitte la ville fin juillet, par voie de terre en direction de la Bulgarie. Retour à Mâcon en octobre 1833.

L'*Alceste* est revenu à Beyrouth embarquer le cercueil de Julia, à destination de Marseille. Fin novembre, Lamartine viendra chercher ce cercueil et le déposera dans le caveau familial à Saint-Point.

Christian Croisille remarque, à propos d'Amédée dans la période qui précède : « D'une façon générale, toutes les mentions qui le concernent montrent que, de 1820 à 1832, en particulier pendant les séjours à l'étranger de Lamartine, Amédée, qui circule régulièrement entre Paris et le Mâconnais, a été l'ami à tout faire d'Alphonse : entre autres choses, après le départ de Lamartine pour l'Italie en 1820, Amédée est intervenu à plusieurs reprises pour obtenir du libraire Nicolle, l'éditeur des *Méditations*, l'argent que celui-ci devait à Lamartine et le lui envoyer ».¹⁴

Silence ensuite jusqu'en 1847.

Par lettre du 27 septembre¹⁵, Amédée remercie Alphonse de lui avoir envoyé son *Discours à la Société d'horticulture de Saône-et-Loire*, prononcé devant cette assemblée le 20 septembre. Amédée y évoque les souvenirs ravivés en lui par ce Discours. Citons en deux : le premier, nostalgique, sur les beaux jours de Milly, du vivant de la mère d'Alphonse : « Vous m'avez fait revoir notre vieux Milly, et permettez de le nommer ainsi à celui qui y a été témoin, qui y a éprouvé si souvent la bonté, la bienveillance de la sainte qui l'habitait, qui y a reçu de si nombreuses marques d'intérêt et d'affection. » Et le second, amer, faisant suite au récent discours de Lamartine à Mâcon, le 18 juillet précédent, dit Discours des Girondins, considéré plus tard comme un signe précurseur de la Révolution de 1848. Amédée regrette que son ami ait pris une autre voie, la politique : « Pourquoi êtes-vous sorti de ce petit coin de terre ? » [Milly]. Et : « Je voulais ne vous parler que du bonheur que vous m'avez fait et, malgré moi, je n'ai pu entièrement cacher la peine que j'éprouve depuis longtemps, celle d'être toujours en désaccord, de toujours condamner son ami. Néanmoins je vous aime du fond du cœur ».

En bref. L'amitié fraternelle qui les rapproche depuis l'enfance semble bien établie jusqu'au séjour en Orient, période la plus longue qu'ils ont vécue en proximité. Mais le fait que le Dr Delaroière et lui quittent Beyrouth pour rejoindre la France par voie de terre *avant* Lamartine lui-même, son épouse, Capmas et les domestiques, pourrait laisser penser qu'un refroidissement s'est produit entre eux.

Dans sa lettre du 27 septembre 1847, il reconnaît le sentiment de désaccord que, écrit-il, « j'éprouve depuis longtemps. » Ne serait-ce pas depuis le voyage en Orient pendant lequel Lamartine a appris son élection comme député de Bergues, c'est-à-dire, le choix de la politique plutôt que celui « du coin de terre » de Milly, que sa mère avait déjà quitté pour toujours 1829 ? Elle qui aurait souhaité le compter parmi ses gendres.

On ignore, à nouveau, ce qu'il advint des relations entre eux deux jusqu'à la lettre qui suit.

Cinquième situation : 1851. Lettre de Lamartine à la reine des Pays-Bas

Cette lettre est la plus récente de Lamartine mentionnant Amédée de Parseval. Elle date du 10 décembre 1851. Elle est adressée à Sophie-Mathilde, reine de Hollande, que Lamartine avait croisée en Italie en 1844. Amédée est chargé de remettre cette lettre à la reine. En voici quelques lignes :

¹⁴ Remarque de Christian Croisille . Courriel à GF

¹⁵ Archives départementales de Saône-et-Loire, lot 137, transcription de C.C.

« Je profite avec empressement d'une occasion ou plutôt d'un prétexte pour raviver cette mémoire à laquelle j'attache un grand prix : c'est le départ pour la résidence de Votre Majesté d'un de mes compagnons de voyage en Orient, M. de Parseval, je le prie de vous porter ces lignes.

Elles n'ont pas d'autre objet que celui d'offrir à Votre Majesté les vœux continus que je forme pour que votre bonheur soit digne de votre âme...J'espère que la révolution à laquelle je me suis trouvé mêlé et mon nom de républicain, ne seront pas un obstacle à ce que ces sentiments soient reçus de vous. Je ne suis républicain qu'en France. Mais je serais royaliste partout où vous seriez Reine ».

Après le silence qui commence au retour d'Orient et jusqu'à la lettre de 1847, il faut attendre 1867 pour que le nom d'Amédée de Parseval soit à nouveau mentionné. C'est dans un entretien du *Cours familier de Littérature*. Lamartine se remémore alors une anecdote qu'il avait racontée au cours de son voyage en Orient en présence de « M. de Parseval ».

Lamartine a mené une vie politique intense en 1848, entre de la chute de Louis Philippe, la proclamation de la république, puis son échec à l'élection présidentielle. Il a remis ses mandats de député et de membre du conseil général de Saône-et-Loire au moment du coup d'état du 2 décembre 1851 de Louis-Napoléon Bonaparte.

Il va vivre encore, mais difficilement pendant dix-sept ans avant de s'éteindre en 1869 miné par la maladie, mais acharné à écrire et à publier pour se libérer de ses dettes, tout en s'efforçant de poursuivre une présence intellectuelle, sociale ou morale.¹⁶

En bref. La perplexité est de mise en remarquant que pendant cette vingtaine d'années de la vie de Lamartine, le nom de son ami d'enfance et de jeunesse ne soit pas mentionné par ses biographes, n'apparaisse pas tout au long des multiples manifestations publiques qui sont organisées pour lui porter aide. Notamment : en 1849, Edition des Souscripteurs pour une partie de ses œuvres ; en 1858 Souscription nationale pour la vente de ses biens ; en 1868 donation nationale votée en sa faveur par le régime de Napoléon III...Mais rien non plus dès 1848.

Sixième situation : 1869. Mort et obsèques de Lamartine

Que deviennent les deux amis pendant ces dix-sept ans? Silence complet des sources. On n'en sait guère plus au décès de Lamartine.

Christian Croisille donne l'avis suivant sur ce point : « Le Parseval cité par la presse comme présent aux obsèques de Lamartine est très probablement Amédée, même si nous ne pouvons pas en être complètement sûrs, car son frère Auguste, le banquier parisien, est mort en 1858. »(Courriel à G. Fossat)

Pour terminer sans conclure

Les situations rapportées précédemment montrent qu'Alphonse, ainsi que sa mère, confiaient des tâches à Amédée, ou bien que ce dernier se proposait pour les prendre en charge, comme lors de décès ou de maladies des proches. Il passerait ainsi pour son homme de confiance. Il était vraiment le bon ami de famille qui comme, l'a dit Lamartine : « Toutes les fois que j'ai été frappé d'un coup du sort, je l'ai trouvé là. » (Arléa, p.40) Alix, Marianne, Delaroière, tout particulièrement l'ont, de même, très apprécié dans des situations délicates. Ses réserves sur la voie de l'engagement en politique de Lamartine *versus* la poésie et la paix de Milly, ne l'ont pas empêché, vraisemblablement d'assister aux obsèques de ce dernier.

Guy Fossat, avril 2023

P.S. M. Christian Croisille a bien voulu, à ma demande, me faire part de ses remarques sur cette version actualisée de l'article. Je les ai prises en compte. Qu'il soit très sincèrement remercié pour ses apports érudits et sa disponibilité.

¹⁶ Camille Latreille, *Les dernières années de Lamartine (1851-1869)*

Quatre compléments

1-Amédée de Parseval, témoin d'une anecdote racontée par Lamartine

En 1867, Lamartine se souvient d'Amédée de Parseval, son compagnon de voyage en Orient en 1832-33. Dans son *Cours familier de littérature*, il raconte :

« À l'époque de la malheureuse expédition de madame la duchesse de Berri en Vendée, elle alla combattre avec la princesse. Elle avait emmené une jeune personne, mademoiselle de Fauveau, célèbre pour son rare talent de sculpteur, qu'elle continua de perfectionner à Florence. J'étais alors en Orient, où je passai deux ans séparé de la France. Je lus un jour, en Syrie, dans les journaux français, que nos troupes s'étaient emparées de deux femmes errantes qui paraissaient être du parti de la duchesse de Berri, mais dont on n'avait pu encore découvrir le nom, qu'elles cachaient avec soin à leurs persécuteurs ; que l'une de ces femmes inconnues portait un poignard attaché à sa jarrettière, avec lequel elle s'était défendue.

« Oh ! dis-je à mes amis, **M. de Parseval**, M. de Capmas et M. de Laroyère, qui m'accompagnaient, quoique nous soyons si loin des nouvelles de Nantes et de Paris, je puis par hasard vous dire le nom de ces deux héroïnes: l'une est la marquise de L..., et celle qui portait un poignard passé dans sa jarrettière est mademoiselle de Fauveau. — Et comment le savez-vous, me répondirent mes trois amis, puisque nous n'avons depuis trois mois d'autres nouvelles de France que ces feuilles de journaux dont les auteurs ignorent eux-mêmes les noms de ces héroïques aventurières ? — Voici pourquoi je le suppose, repris-je avec assurance: quelque temps après la révolution de Juillet, j'allai, à mon retour d'Angleterre, visiter l'atelier de mademoiselle de Fauveau, déjà célèbre, et que j'avais quelque temps auparavant présentée à la marquise de L... sur la demande de M. de Beauregard, son cousin, un des amis de M. de Genoude. Ces dames se lièrent intimement. En repassant à Paris, il y a deux ans, mademoiselle de Fauveau, ardente royaliste, me dit en plaisantant, en présence de son oncle, qu'elle ne craignait rien des orléanistes, et qu'elle ne marchait jamais sans précaution contre leur police et leurs gendarmes. En parlant ainsi, elle releva légèrement le bord de son tablier de sculpteur et me laissa entrevoir la pointe d'un poignard dont le manche était passé sous sa jarrettière et qui pendait jusqu'à son cou-de-pied. Nous rîmes de la précaution. Ne trouvez donc pas étrange que je la reconnaisse à son armure, et qu'en voyant sa belle compagne anonyme, j'y devine madame la marquise de L... Notre reconnaissance dans ce désert ne peut leur faire aucun tort en France.

Les journaux suivants que nous trouvâmes à notre retour de Balbek, nous apprirent que j'avais eu raison. Voilà comment une plaisanterie devenait un indice ».

(Chapitre *M. de Genoude et ses fils*. CFL CXLIV.1867)

2-Un article du journal *Le Siècle* du 6 mars 1869

3-Photo du Château Parseval à Pont de Veyle (Ain)

4-Portrait d'Amédée de Parseval.

(Images 3 et 4. Publiées dans *Les Parseval et leurs alliances*. Trois volumes, imprimerie Bergerac, 1901)





